



---

Volume 54, numéro 3, octobre 1998

De la libération. Philosophies et théologies de la libération

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401194ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401194ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Lemieux, R. (1998). Compte rendu de [GUICHARROUSSE, Hubert, *Les Musiques de Luther*]. *Laval théologique et philosophique*, 54(3), 624–625.  
<https://doi.org/10.7202/401194ar>

qu'ici, le *Pentateuque* a présenté la loi comme la parole de Dieu à Moïse. Ici, elle est présentée comme la parole de Moïse à Israël, une parole publique qui relève et le statut de Moïse et la tâche humaine d'interpréter la parole de Dieu. Le *Deutéronome* présente une stratégie rhétorique pour formuler cette parole de Dieu en termes de torah utile pour la génération suivante. L'enseignement de ce livre ne concerne pas seulement la *fides quae* (le contenu de la foi) mais la *fides qua* (la foi elle-même) décrite comme une réalité qui transcende les générations et qui mérite d'être reprise en main dans les âges qui suivent.

Alain FAUCHER  
*Université Laval, Québec*

Hubert GUICHARROUSSE, **Les Musiques de Luther**. Préface de Marc Lienhard. Genève, Labor et Fides (coll. « Histoire et société ») 31), 1995, 324 pages.

Ce fort beau volume, avec illustrations, index et dictionnaire des traductions des termes musicaux de la Bible effectuées par Luther, présente à la fois la culture musicale du grand réformateur, son œuvre en rapport avec cet art et la culture musicale de l'Allemagne de son temps. Il représente donc un travail précieux tant du point de vue de la musicologie, de l'histoire culturelle que de la théologie.

Certes, en musique, Luther reste avant tout théologien. De plus, il est ce qu'on appellerait aujourd'hui un conservateur, davantage attaché aux formes anciennes qu'aux modes nouvelles qui se font jour surtout en Italie. Mais il connaît cet art, il fréquente les musiciens de son milieu, il est capable de lire et au besoin de corriger des partitions, d'en dénoncer les altérations que certains interprètes leur font subir. Il reste probablement le théologien qui, dans l'histoire du christianisme, a entretenu les rapports les plus étroits avec la musique.

Là aussi, on peut dire qu'il est *moderne*. Sa connaissance de la musique est *technique*, ce qui lui permet de dépasser les oppositions historiques dont il est héritier et qui font de la musique ou bien l'art du sublime ou bien l'œuvre du diable : *chorus angelorum, musica inferna*. Cela lui permet de renouveler la compréhension des rapports entre musique et texte, écriture musicale et écriture littéraire, et de valoriser les rapports entre la musique et l'Écriture dont il fait le cœur de sa pensée et de son système théologique. Il ouvre ainsi la voie à une « nouvelle théologie de la musique », dans un processus dont l'auteur fait, lui aussi, le cœur de son livre.

Pour Luther, évidemment, est inconcevable l'idée médiévale selon laquelle la musique, notamment la musique liturgique, le *psallere*, est une *bonne œuvre*. Sa doctrine de la justification pose que seules l'Écriture et la foi en Christ sont porteuses de salut. Les œuvres émanent de la foi, elles en sont le signe, elles ne la conditionnent en rien. La musique est donc, elle aussi, *expression* de la foi. Chanter est « profession de foi publique ». Est ainsi inversé le sens de la théologie traditionnelle de l'art : ce n'est pas l'art qui appelle Dieu, ou qui rapproche de Lui, mais l'esprit de Dieu qui, habitant le juste, fait de lui un artiste. L'art, en lui-même, ne peut rien. Il est ambivalent et on sait qu'il peut servir aussi au démon. Mais malgré ses ambiguïtés, on n'a pas à s'en détacher. « Il faut plutôt apprendre à le maîtriser, grâce à la confiance absolue en Dieu que nous donne la foi en Christ ressuscité ». Dès lors, c'est la grâce qui l'anime.

Luther donnera une remarquable impulsion à la musique liturgique, d'une part, et à la musique tout court. D'éminents espaces de créativité s'ouvriront bientôt dans son sillage, qui feront place non seulement à ses contemporains mais aux Schütz du siècle suivant, aux Bach et aux grands maîtres de l'époque classique, dont l'expérience religieuse a profondément marqué l'écriture musicale

et qui font encore aujourd'hui la richesse de l'Occident. L'auteur rappelle et analyse en détail le contexte immédiat de ce développement dans l'Allemagne du seizième siècle, à la confluence du théologique, du politique, du culturel et des technologies naissantes de la communication.

Raymond LEMIEUX  
Université Laval, Québec

Théo HERMANS, **Origène. Théologie sacrificielle du sacerdoce des chrétiens**. Paris, Éditions Beauchesne (coll. « Théologie historique », 102), 1996, 252 pages.

Ce volume expose la pensée d'Origène sur le sacerdoce « que tous les chrétiens possèdent en tant que chrétiens ». L'auteur privilégie l'expression « sacerdoce des chrétiens » de préférence à « sacerdoce des fidèles », qui risque d'être moins précise, ou « sacerdoce baptismal », qui met trop en relief le contexte sacramentel, lequel, sans être absent, ne se trouve pas au centre de la pensée d'Origène, et « sacerdoce commun », expression plus récente, qu'utilise Vatican II (*Lumen gentium*, 10).

À la lumière de l'enseignement d'Origène, abondamment cité dans ses *Homélie*s et son *Contre Celse*, ces pages projettent un éclairage précieux sur la doctrine du Concile à ce sujet. Une relecture de *Lumen gentium* et des autres documents conciliaires y trouve une profondeur nouvelle.

L'ouvrage comporte trois parties d'inégale longueur. Les deux premières, pareillement structurées, partent chacune d'une étude lexicographique de certains mots clés et de leur évolution, avant et chez Origène, par exemple, *archiereus*, *iereus* : *grand prêtre*, *prêtre*, étudiés à la lumière de 1 P 2,5 et 1 P 2,9, pour en arriver au Christ, seul Grand Prêtre véritable selon l'ordre de Melchisédech. C'est lui que nous présente la *Lettre aux Hébreux*, exempt du péché, n'offrant pas des taureaux et des boucs mais s'offrant lui-même comme victime et réalisant dans l'Église le vrai sacerdoce par « l'offrande des vraies victimes : des victimes spirituelles » (p. 38). « Cette identité du prêtre et de la victime, dans le Christ, a beaucoup d'importance chez Origène pour le sacerdoce des chrétiens » (p. 39).

Ce sacerdoce du Christ, unique Médiateur entre le Père et les hommes, apporte le salut à tout l'univers, ce qui est proprement la mission pour laquelle il est envoyé par le Père. Nul chrétien ne peut mettre en pratique son sacerdoce que par lui et aux mêmes fins, soit en coopérant à la rédemption. « Le Christ seul est, comme tel, le guide de toute vraie piété et de tout authentique culte envers Dieu » (p. 9). Il a rendu possible « la participation à sa charge sacerdotale des chrétiens les plus solides » (p. 11). Chose à signaler, « chez Origène, *archiereus* n'est jamais appliqué aux membres du clergé » (p. 11). De même, il désigne, mais rarement, par *iereus* le chrétien qui a reçu l'ordination sacerdotale (cf. p. 20).

En étudiant, dans les quatre premiers chapitres de la deuxième partie, les mots *Thuô*, *thusia* (offrir des sacrifices, sacrifice), *latreuô*, *latreia* (servir, service) qui va passer à *leitourgéô*, *leitourgia* (rendre service), enfin, *prophora* (offrande), l'auteur en arrive, après toutes ces distinctions sémantiques, aux chapitres V à VIII, qui forment comme la charnière de l'ouvrage en donnant d'abord les fondements théologiques du culte spirituel dont le « caractère spirituel découle de la nature spirituelle de Dieu » (p. 91). « Le culte spirituel des chrétiens constitue l'image du culte céleste » qui est « le culte parfait, le culte "en vérité". Comme il existe un lien étroit entre le culte "en ombre" et la chair — la lettre et la loi — de même on constate une parenté intime entre le culte "en vérité" et l'Esprit. » « Tout sacerdoce possède un aspect sacrificiel. En ce sens, toute existence du chrétien comme prêtre comporte des sacrifices » (p. 102). « Tu as donc un sacerdoce, puisque tu es "une race sacerdotale" ; par conséquent, "tu dois offrir à Dieu un sacrifice de louange, un sacrifice de